

*Rendez-vous
avec l'Inde*

1^{ère} édition (2005) • Imprimé en France / Printed in France

*Ce livre constitue le troisième volume d'un cycle sur la politique ésotérique, dont les deux premiers, préfacés par Alexandre Adler, ont été réédités en 2004 sous le titre général « **Initiation à la Politique Ésotérique** ».*

Volume 1 : *Le Monde Islamique, la Russie*
(« LA VOIE CACHÉE DES PEUPLES »)

Volume 2 : *La Chine, John Kennedy, Notre Epoque*
(« GÉOPOLITIQUEMENT INCORRECT »)

ISBN 2-910049-57-4

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.

Crédit photo de couverture : Samir Sarkar.

© **Editions Auréas**
15, rue du Cardinal Lemoine
75005 Paris (France)
Email : aureas@aureas.com

© **Editions de Tournemire**
16 villa Saint Michel
75018 Paris (France)
Email : edtournemire@wanadoo.fr

JACQUES SOURMAIL

Rendez-vous avec l'Inde



Editions Auréas

Email : aureas@aureas.com

Internet : www.aureas.com

Editions de Tournemire

Email :

edtournemire@wanadoo.fr



Du même auteur :

Initiation à la Politique Esotérique (“La voie cachée des Peuples”)

Volume 1 : Le Monde Islamique, La Russie

(2^e édition Tournemire / Auréas, 2004)

Initiation à la Politique Esotérique (“Géopolitiquement incorrect”)

Volume 2 : La Chine, John Kennedy, Notre Epoque

(2^e édition Tournemire / Auréas, 2004)

En préparation :

Le Japon

Rien peut-être ne porte plus à l'attachement et à la reconnaissance que de se sentir sous le patronage d'une amitié supérieure qui, en vertu de son ascendant, vous transforme peu à peu.

J'ai à l'adolescence rencontré une femme étonnante, dont l'esprit, d'une tournure remarquable et bizarre, a fortement contribué à développer le mien.

Cette femme était dotée d'une grande force d'âme et de facultés vraiment puissantes. La vieillesse l'avait rattrapée sans la soumettre, et elle vivait, sereine et retirée, dans un grand dépouillement, n'ayant que son esprit pour ressource, mais analysant tout avec cet esprit.

Pendant des mois, dans nos conversations inépuisables, nous avons envisagé la vie sous toutes ses faces, et la mort dans tous ses aspects.

C'est à la mémoire de cette femme que ce livre est dédié.

Namah paramarsibhyo namah paramarsibhyah
(« *Salutation aux grands voyants, salutation aux grands voyants !* »)

Chapitre I

L'INDE DE TOUJOURS

*Je suis allé réveiller l'aurore au sommet de l'Himalaya ;
j'ai descendu les fleuves saints dont les vagues épandues entouraient
les pagodes aux boules d'or ; j'ai dormi aux rives du Gange,
tandis que le Bengali, perché sur le mât d'une nacelle de bambou,
chanta sa barcarolle indienne.*

(Chateaubriand, Mémoires d'outre-tombe)

L'Inde est la fille aînée de nos rêves. Elle attire toujours à elle ces natures idéalistes, dévorées d'un feu intérieur, que les mécomptes de la vie n'ont pas réussi à assombrir.

Son ciel, ses lumières, produisent des enchantements. De l'encens de ses temples, elle parfume notre imagination.

J'ai traversé d'un bout à l'autre cette patrie du monde d'où se levèrent les hommes et le soleil. Je revois les couleurs qui jaillissaient de ses villes. J'allai à Calcutta, à Madras, à Bombay. Je foulai le sol de Bénarès, la ville sainte : je ne l'ai trouvée belle que dans ces bûchers dont les flammes se reflétaient sur les eaux. Je montai à Agra, où le Taj Mahal me fit concevoir des regrets pour le temps des Moghols. A Ceylan, où je n'ai vu que des débris de cette ancienne Taprobane si fameuse autrefois, je demeurai plusieurs mois. J'ai visité ses temples, et je n'y ai trouvé que des délabrements. Il y avait pourtant jadis dans cette île de puissants royaumes et de grands peuples, qui ont disparu depuis : elle n'a plus rien de considérable que ses *dagobas* et ses éléphants.

Les Indiens d'aujourd'hui montrent le visage d'une race vieillie, tout à la fois déclinante et prête à renaître.

Sur leur front, on voit quelque chose d'une nature fatiguée, mais noble, élevée, féconde.

D'un seul regard, on devine ce qu'ils ont été, pourquoi le temps les a mis comme ils sont, et à quelle espérance ils sont réservés.

Car l'Inde n'a jamais perdu ses droits à la considération des hommes. Ses forêts offrent toujours des retraites sûres aux âmes contemplatives que la nature appelle impérieusement aux méditations. Chacun peut y trouver

de quoi remplir le vide qu'il sent en lui-même.

Remparts et asiles de la liberté, ses montagnes sont favorables à l'inspiration, à l'indépendance, à la poésie. Chaque combe, chaque réduit avec ses lacs, est un temple de silence et de solitude. Un air vierge désenfume le cerveau du voyageur. Dans cette atmosphère épurée, les monstres du cœur, les illusions de l'esprit, tous ces vains fantômes de l'erreur et du mensonge, arrivent peu à peu à se détacher de nous.

On rencontre en Inde des maîtres qui ont atteint jusqu'au faite de la sagesse ; des voyants capables de débrouiller le chaos et d'expliquer l'ordre de l'univers ; des ascètes dont l'existence témoigne qu'il n'y a rien de mal dans la vie pour celui qui a compris que la privation de la vie n'est pas un mal ; des philosophes, enfin, toujours prompts à nous rappeler que nous rampons sur un atome qui n'est qu'un point de l'univers. « Avez-vous su méditer ? demandent ces sages, alors vous avez accompli la plus grande besogne de toutes. »

On croise aussi des *sam-nyâsins*, espèce inconnue chez nous. Au terme d'une existence consacrée à construire leur vie d'hommes, ces pères de famille ont basculé dans un absolu renoncement : ils sont entrés dans le quatrième âge de l'incarnation.

C'est alors que l'Indien se retire d'une vie qui l'abandonne, pour chercher dans la philosophie et la méditation l'adoucissement de ses maux et la source de sa sérénité. Parvenu à l'entrée de ce monde silencieux, obscur, inconnu, où l'attend son âme, il veut maintenant regarder la mort dans les yeux.

Quelle différence avec son frère occidental ! Celui-là, jusqu'au bout il court, il trotte, il s'agite : de la mort, nulle nouvelle. – A moins que, trop las pour bouger encore, et ne sachant plus où diriger sa course, il ne se laisse surprendre par elle, inactif et bâillant.

L'Inde, en vérité, « Péninsule spectatrice de l'océan » (1), porte en son sein une population merveilleuse, servie par une nature exceptionnelle.

Qui a vu s'avancer, parmi les tournesols, ces femmes vêtues d'azur et

1. Pline, *Histoire naturelle*.

Dans l'imagination humaine, l'Inde est le seul pays qui semble avoir été perçu comme assez éminent, assez majestueux pour donner son nom à tout un océan. La Chine et le Japon, si anti-ques et si fiers, n'ont eu droit qu'à des mers.

de rosée, ne l'oubliera jamais.

Mais cette terre est aujourd'hui bien assoupie.

L'Esprit — qui souffle où il veut — pénétrera-t-il à nouveau en elle pour la réveiller ? Est-ce qu'une grande révolution, venue des hauteurs de l'âme, secouera ce grand corps engourdi ? Une révélation s'y fera-t-elle jour, par un mouvement empreint d'une pensée religieuse ?

Tournons-nous vers l'un des plus éclairés de ses fils. Qu'annonce le Maître de Pondichéry ? Que prophétise-t-il ? Rien moins que la transformation des peuples, un principe nouveau de société, une autre philosophie, un autre ordre d'idées, le changement total de l'humanité. *Et tout cela sortant de l'Inde, regardée comme la source de toute régénération !*

Penchons-nous donc sur cet antique berceau, chargé des destinées de l'avenir.

LES RAYONS DE L'INDE :

LE RAYON JAUNE

Tous les peuples sont assujettis à des forces majeures.

Le premier courant d'énergie qui colore les destinées indiennes se présente sous l'aspect d'un flot doré, lumineux, légèrement pourpré. On le nomme parfois le *Rayon de safran*.

Certains occultistes se servent d'une formule frappante pour décrire son influence, ils l'appellent "le Rayon d'harmonie par conflit" ; d'autres l'évoquent comme "le Rayon de l'art, du beau et de l'intuition".

La création musicale semble être tout particulièrement favorisée par le rayonnement de cette énergie, qui rend les hommes sensibles aux subtilités acoustiques des éthers.

Il ne fait aucun doute que l'art, en Inde, et surtout *l'art musical*, a sa place dans les existences les plus humbles ; que les frémissements du chant et de la danse s'y communiquent aux foules avec une rapidité et une aisance plus grandes que partout ailleurs. Les Indiens s'abandonnent sans retenue aux envûtements de la danse, en hommes qui en ressentent toute la magie, en comprennent tous les mystères. Celui qui a vu la population entière d'un village entrer dans les transes de l'*Ottantullal*, la vigoureuse chorégie mystique du Kerala, n'est pas près d'oublier ce spectacle.

Bien sûr, en Inde tout est mystique, la musique comme le reste. Shiva est le Crooner cosmique, et l'univers est son refrain. Aussi la danse est-elle perçue comme une méditation extatique au centre immobile du mouvement ; tandis que, dans le chant, c'est toute l'âme de l'interprète qui se distille à travers ses lèvres.

Le monde indien doit être regardé comme l'un des berceaux de la musique. Le chant et la danse furent le triomphe de cette civilisation. Dans l'un et l'autre genre, elle a découvert le *Beau* ; elle en a fixé les caractères ; elle en a transmis des modèles qui n'ont guère laissé aux autres peuples que le mérite de les imiter.

“Harmonie par conflit”, avons-nous dit à propos du Rayon safrané qui colore l'aura indienne. Et, en effet, l'Inde est ce pays où l'on voit sans cesse l'harmonie sortir des feux de la discorde. La mentalité de ses habitants s'en est trouvée façonnée d'une manière différente de la nôtre.

L'unité de la pensée n'est pas regardée en Inde comme une vertu. A vrai dire, la rigueur et la cohérence sont les qualités dont ses philosophes se piquent le moins.

Ils leur préfèrent de beaucoup l'ambiguïté volontaire, le paradoxe fécond, la contradiction positive : *de même que la rencontre de deux nuages chargés de potentiels contraires fait jaillir l'éclair, de même la rencontre de deux idées opposées fait jaillir la lumière*. Toute leur philosophie est là.

Voici donc un peuple, voici des hommes à qui l'inconstance ne fait pas peur, et aux yeux desquels changer ne signifie nullement se renier.

Pas plus que se contredire n'implique de se tromper. En moins d'un lustre, ce pays est ainsi passé, sans états d'âme, du plan au marché (1). Longtemps rangé parmi les démons les plus noirs, le capitalisme y a soudain pris figure divine, et le *ghee* s'est mis à couler en abondance sur la nouvelle idole. L'Inde a ouvert ses frontières à l'ennemi : l'obscur Coca et le sombre Pepsi, plus détestés naguère que l'opium ou l'héroïne, ont submergé le pays en engloutissant au passage ses antiques boissons nationales.

En Inde, tout est contraste, et aucune contradiction ne rebute l'Indien.

1. A l'heure où je trace ces lignes, l'Inde vient de se donner pour Premier ministre un maître en économie, formé à Harvard. Prophète du libéralisme, inamovible surintendant des finances depuis une décennie, *Montek Singh*, le Sikh au turban turquoise, est un peu le symbole de l'Inde émergente.

On reconnaît dans ce nouveau leader un esprit souple, prompt, fin, malléable, peut-être héritier de l'avenir. Il a des ressources, de la variété, d'heureux dons : si sa tête tient bon et qu'il ne soit pas emporté par une révolution de palais, les affaires révéleront en lui des supériorités inaperçues.

Periyar fut un grand philosophe cynique, qui affectait de parler des plus affreux désastres avec légèreté et indifférence. Il était aussi d'un athéisme recuit. En lettres d'or, sur sa stèle, il fit graver ces mots : « Je suis anéanti. Je suis anéanti. Je suis anéanti ». Cela n'empêche pas aujourd'hui les Tamouls de tenir cet anéanti pour leur intercesseur auprès des dieux et de venir demander à ses os de l'aide et des faveurs pour les temps difficiles.

Periyar, quoique ennemi acharné de la religion, est donc devenu un saint. Un *saint athée* ! Chimère propre à ces contrées.

Nul n'ignore qu'en Inde l'intérieur d'un temple se signale souvent par une saleté repoussante ; on sait moins, qu'au nom du grand principe de la contradiction positive, cette saleté physique – ou ce que nous considérons comme tel – fournit un nécessaire contrepoint à la pureté spirituelle du lieu : plus s'y accumulent la poussière, les détritits et les déjections, et plus grande est son efficacité magique ! N'est-ce pas là une façon de mimer l'éternel mystère de l'incarnation : la grâce de l'âme descendant dans la graisse et la crasse du corps ?

L'Inde donc, sous l'impulsion du Rayon jaune qui la domine, s'efforce en toute chose de marier les contraires.

Parfois avec bonheur, comme lorsqu'elle parvient à enfermer dans un même cercle la pensée scientifique et la pensée magique, si bien que Shiva et Brahma deviennent alors les alliés de l'atome et du gène ; et parfois avec moins de réussite : on songe à un certain cinéma, résultat horrifique du croisement entre le *Mahâbhârata* et les *Feux de l'amour*.

Tout cela concourt à faire de l'Inde un monde où règne une "harmonieuse anarchie".

C'est que les ondes du Rayon de safran dégagent une énergie exubérante ; elles engendrent une profusion de formes qui n'ont que le souci d'exister, qui éclatent et jaillissent dans un emportement ardent de vie. Sait-on, par exemple, que le sous-continent constitue, avec l'Amazonie, le plus riche réservoir d'espèces végétales et animales de la planète ?

Et ainsi l'Inde décourage par sa complexité. Il y a tellement d'Indes ! Tellement de vie dans chaque Inde ! Tout, dans ce pays, nous déroute : les paysages, les climats, les langues, les coutumes. Dans ces régions où coule le Rayon d'or, la diversité exulte et les mélanges sont exaltés. Tout semble anormal, inattendu, frappant, même pour le routard le plus blasé.

Dans cette terre des éléphants en habits de cérémonie, des serpents mélomanes, et des missionnaires catholiques sans clientèle, l'original et l'étrange se rencontrent à chaque pas. Nous avons connu dans un hôtel de Calcutta un garçon d'ascenseur qui récitait avec flamme les Vedas, un verset par étage. Ce liftier avait la rage de la métaphysique, et connaissait à fond ses Upanishads ! (1)

Par la magie du Rayon doré, l'harmonie est appelée à naître du conflit. Mais il advient parfois que le conflit s'installe et que l'harmonie hésite à paraître. On voit alors des sillons sanglants se creuser dans la chair de l'Inde, et son esprit se livrer à de grands déchirements. Chacun garde en mémoire les temps de frénésie qui accompagnèrent la séparation des communautés hindoue et musulmane ; divorce hémorragique qui, au milieu du siècle dernier, aboutit à la grave mutilation que l'on sait. Cette vivisection, conduite par des hommes dont l'esprit était enseveli dans la plus épaisse ténèbre, n'avait rien d'inévitable.

Il existe, certes, tant de causes secrètes mêlées aux causes apparentes, tant de ressorts inconnus agissant à notre insu, qu'il est presque impossible de démêler la source cachée des malheurs des hommes. Mais considérons cependant ceci : durant des âges, toutes les confessions avaient réussi à se confondre en une concorde harmonieuse sous le ciel de l'Inde. Le sikh, le parsi, le mahométan, l'hindou, et tant d'autres, vivaient en frères dans ces contrées, et contribuaient également au bien de la société. Ils regardaient leurs différentes religions comme des nœuds qui les unissaient tous ensemble.

Bien que tout les opposât sur le plan des rites et des croyances (2), quelque chose de particulier à l'aura indienne avait permis à ces communautés de s'enchevêtrer dans un heureux mélange : de leurs notes et de leurs couleurs si contrastées, la magie de l'Inde était parvenue à composer une symphonie.

Le drame de la partition fut donc un drame de la bêtise et du fanatisme, un drame de l'intolérance, toujours prompte à couvrir la terre de carnage. Dans cette odieuse opération, chacun a fait sa part avec des ciseaux, sans

1. Renseignements pris, il s'agissait d'un brahmane pauvre, échappé de sa campagne. Voilà encore l'Inde : des brahmanes qui psalmodient leurs mantras à genoux dans les temples ; et d'autres, debout dans les ascenseurs...

2. Polythéisme contre monothéisme ; culte des images contre iconoclastie ; adoration de la vache contre détestation du porc.

égard à la raison, à l'humanité, à la justice, sans s'embarrasser des populations qu'on déchirait.

Le Pakistan est né des mains d'hommes enivrés d'ambition et souillés de sang.

La créature inviable qu'ils ont extraite des flancs de l'Inde n'a pu réussir à se conserver qu'en se hérissant d'épines : le Pakistan n'est qu'un hérisson – hélas, c'est un *hérisson nucléaire* !

Quant à l'Inde, la plaie ouverte par l'amputation laisse la voie libre à toutes les invasions possibles – morales ou matérielles (1). Nous revenons sur ce point.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, en cette occasion, quelques principes de base régissant la “Science des Rayons”.

On doit tout d'abord souligner que l'énergie d'un Rayon ne fait qu'*indiquer* certaines directions, pentes ou tendances, sans jamais les imposer. Elle est riche de certaines potentialités, dont l'actualisation dépend entièrement du libre arbitre des individus irrigués.

Aussi une énergie de Rayon est-elle imprévisible dans ses effets : le terrain humain qu'elle traverse filtre ses éléments.

Les Rayons sont des flux de radiation venus d'horizons inconnus, dont les charges ne cessent de s'inverser au cours de leur lente percolation à travers nos esprits et nos organismes.

Considérons le Rayon de safran.

Son principal effet est de “produire des dissonances qui donnent du relief à l'harmonie”. Mais parfois le milieu humain traversé est tel, que l'harmonie tarde à se manifester. Ne restent alors que les dissonances. De là des déchirures, dont le caractère de gravité vient s'inscrire sur une échelle qui compte trois degrés : *Clivages – Partitions – Invasions*. Si l'on considère les principales nations gouvernées par ce Rayon, on constate que leur histoire offre des exemples divers d'une telle pathologie à ses différents stades.

L'Italie souffre, on le sait, d'un clivage prononcé entre le Nord et le

1. Le Pakistan, qui depuis un demi-siècle ne survit que comme un camp retranché, est l'allié de la Chine. La création de la *route du Karakoram*, artère ouverte à plus de 5000 mètres, met aujourd'hui le Pendjab à la portée des divisions chinoises stationnées au Sinkiang.

Sud ; clivage que certaines forces ligueuses s'efforcent, depuis les débuts de l'unité italienne, de transformer en partition.

Le Brésil présente la même balafre caractéristique du Rayon jaune, mais à front renversé : ici, un Sud développé, travaillé par des tendances sécessionnistes, regarde avec mépris un “Nord inutile”, abandonné aux forestiers et aux alligators. Mais au pays de Cabral, le clivage est allé jusqu'à la fracture : ainsi sont nés l'Uruguay et le Paraguay.

L'Inde aussi s'est avancée jusqu'à la partition ; et l'Allemagne hitlérienne, pour sa part, s'est précipitée dans la *schizophrénie* (1), nom barbare de l'invasion occulte et de la possession démoniaque.

En Inde, les effets négatifs du Rayon safrané ne se sont pas seulement manifestés à travers une guerre de religion et par des bouffées de violence, ils sont à l'œuvre un peu partout. Ils ont creusé un fossé sans cesse grandissant entre l'“Inde de la puissance” et l'“Inde des nécessiteux” : dans ce pays, des intervalles immenses de fortune séparent l'homme de l'homme (2). Il n'est aucun endroit au monde, le Brésil mis à part, où l'on puisse trouver des écarts de condition plus marqués. On connaît la misère à ciel ouvert qui règne à Bombay et à Calcutta, on ignore, en revanche, les richesses souterraines de certains nababs : il y a là-bas des maharajahs qui auraient de quoi paresser jusqu'au Jugement dernier, et des familles auxquelles leur patrimoine assure des rentes pour tout un *Kalpa* (3).

Un autre exemple des stigmates du Rayon jaune : sur l'antique Serendib – la douce Lanka, à l'aura arrosée d'un courant doré – vivent aujourd'hui deux peuples liés d'un même nœud politique mais séparés sous tous les autres rapports. Il est peu probable que les Tigres tamouls, de confession hindouiste, acceptent jamais la domination bouddhiste des Cinghalais sur leur île.

1. Depuis sa naissance, la psychiatrie a bien moins travaillé à l'élucidation des maladies mentales, qu'à forger des noms barbares pour les désigner : chose qui ne guérit ni le malade de son mal, ni le médecin de son ignorance.

Le grec de cuisine utilisé par nos aliénistes pour dissimuler leur méconnaissance des faits ne doit pas nous tromper : la “schizophrénie” est bien la signature d'une possession démoniaque.

2. Une société où des individus ont plusieurs *milliards de dollars* de revenu, tandis que d'autres – comme nous l'avons vu de nos propres yeux dans certains villages de la côte du Malabar – sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers destinés à être vendus aux pêcheurs, une telle société pose en permanence un défi aux lois de l'équilibre, et s'achemine à coup sûr vers des bouleversements immenses !

3. Un *Kalpa* – ou “Jour de Brahma” – représente à peu près l'âge de la Terre.

Il s'est créé là-bas une situation à l'irlandaise, dont on n'aperçoit pas l'issue.

L'impact répété du Rayon d'or sur le monde indien a fini par fragmenter ce monde en deux unités distinctes : il y a – et cette vérité s'impose à l'historien autant qu'au voyageur – deux Indes irréductibles l'une à l'autre et séparées par une ligne de faille visible à l'œil nu : l'Inde du nord et l'Inde du sud.

Parlons en occultiste : au nord, l'immense plaine indo-gangétique, avec son couronnement himalayen, représente la *tête* de l'Inde, tête coiffée d'une "calotte crânienne" où reposent les plus hauts sommets du monde. Au sud, l'antiquissime plateau du Deccan, vieux socle rocheux sorti des convulsions hercyniennes, constitue le *corps* de l'Inde.

Chacun sait que la tête est le siège de la raison, et le corps celui des émotions. Aussi trouve-t-on au nord du pays des populations très rationnelles, dont le fonds culturel a pour assise le sanskrit. Cette langue subtile et savante, à haute teneur mentale, permet d'énoncer des vérités d'un caractère général et synthétique. Le sanskrit – langue des plus épurées – est particulièrement adapté à la formulation et au maniement des idées, c'est l'idiome idéal des philosophes et des métaphysiciens. On a dit que les dons remarquables des brahmanes pour les mathématiques, ainsi que leur aptitude à appréhender les abstractions de la physique moderne, pouvaient trouver là leur source : l'apprentissage du sanskrit, dès le plus jeune âge, ouvrirait dans leur cerveau un passage pour les concepts les plus abstraits.

Au sud, en revanche, vivent ces énigmatiques peuples dravidiens, dont les langues, si pleines d'éloquentes images et d'une musicalité délicate, semblent avoir été conçues pour faire résonner en nous tous les accents des passions et des sentiments. Le tamoul, en particulier, cette langue drue et savoureuse des mystiques et des poètes, sait merveilleusement capter les nuances de la vie intérieure. Il a des inflexions qui font sentir les mouvements de l'âme et qui traduisent avec justesse les "intermittences du cœur". Voilà pourquoi, sans doute, sont sortis du sud de l'Inde les plus hautes figures de la *Bhakti* (1), les rhapsodes les plus vénérés, les plus grands compositeurs d'hymnes religieux.

En contrepartie, sortaient du nord, donc de la Tête de l'Inde, les

1. Amour, effusion mystique. Le pontife Râmânuja définit la *Bhakti* comme « un perpétuel colloque d'amour entre les âmes et Dieu ».

meilleurs de ses philosophes et métaphysiciens: de Gautama, prince népalais né au pied des énormes montagnes blanches qui jaillissent du septentrion, à Aurobindo, formidable penseur des plaines du Bengale, tous les mahâtmas indiens sont des hommes des hautes latitudes.

Le sud de l'Inde, en vérité, offre à l'archéologie ésotérique un fabuleux champ de fouilles. Le midi de la péninsule a toujours servi de refuge, de sanctuaire ou de bastion, aux populations les plus anciennes, chassées ou menacées par les invasions venues du nord. Ce qu'il y a de plus archaïque et de plus original dans le monde indien est donc venu s'enterrer là ; et l'observation des différentes couches de population que les âges ont accumulées au fond de la Péninsule est aussi riche d'enseignement sur l'histoire des hommes, que l'est pour l'histoire de la planète l'examen des strates congelées de l'Antarctique.

Regardons d'abord ces *Adivasi* (1), qui constituent les aborigènes de l'Inde, ses fils premiers venus. Leur type est négroïde, leur faciès évoque la frappante physionomie des statues de l'île de Pâques. Gond, Ahir, toutes ces populations proto-australoides sont d'incontestables débris de la grande race des *Nagas*, effroi du passé, fameuse par sa science et la splendeur de ses cités, qui domina la terre aux temps des lézards géants.

Le terrible Shiva était leur dieu, et ainsi le shivaïsme constitue-t-il le noyau primitif de l'hindouisme.

Observons ensuite les peuples dravidiens, cousins ou ancêtres des Egyptiens (2) et des Sumériens : nous contemplons là les restes d'une grande nation tournée vers la mer, qui se donnait à elle-même le nom éloquent de Minas : "Poissons".

Ces Minas forment une branche sortie du vieux tronc atlante. Parce qu'ils vouaient un culte tout particulier à la force, la "religion de la victoire" (jāin) fut leur contribution à l'évolution de l'hindouisme. Il est donc licite de regarder le Sud comme une espèce de musée des religions, de conservatoire des civilisations préhistoriques, de sarcophage rempli des cultes les plus primitifs ; cultes que l'influence aryenne n'a jamais pu effacer ni éliminer.

1. Littéralement : "premiers venus". Mais ce sont aussi les *derniers restes* d'une race épuisée.

2. On rencontre en pays tamoul des temples qui, dans leurs lignes générales, ressemblent beaucoup aux pyramides. J'ai notamment vu au Kerala une pagode dont la silhouette rappelait celle du tumulus de Sakkarah.

Cette résistance du passé dans l'Inde méridionale pose d'ailleurs pour l'Inde tout entière un grave problème. *Un passé qui traîne ses restes dans le présent, un passé qui ne passe point, attire le mal.* Tout ce que l'histoire ne sait pas digérer, tout ce qu'elle régurgite en hoquetant, demeure comme un poids mort de matière opaque et hostile, qui se dresse entre l'homme et son âme, entre l'homme et la lumière. Le manque d'énergie, la dégradation du caractère, l'extinction du sens moral et spirituel, l'indifférence au mensonge et à l'erreur, le culte du crime : en voilà les conséquences.

On trouve dans le sud de l'Inde quelques-uns des fiefs du mal sur la terre, certaines callosités, certaines indurations installées dans les éthers, là où des lambeaux du passé sont restés collés au présent.

Celui qui est entré dans la "Vieille maison" d'Halebid (1) ; qui a contemplé les faces crispées et grimaçantes des gardiens des portes à tête de monstres protégeant sa crypte ; qui, dans cette crypte où est venue se mêler la cendre de tant de générations, s'est trouvé confronté au monstrueux monolithe noir d'une divinité éléphanterque et bossue, – celui-là sait quelles sortes d'épouvantes peuvent parfois suinter des vieilles pierres (2).

Et si tous ces êtres n'étaient qu'endormis ? et s'ils allaient tout d'un coup se ranimer dans leur poussière et se mettre à bouger ?...

Mais s'il faut aborder le Sud avec prudence, il ne faut pas pour autant condamner le Sud sans discernement. La plupart des monuments de l'Inde méridionale sont de facture récente. Là-bas, dans leur majorité, les grottes et les cavernes habillées par la main de l'homme datent des temps historiques ; elles ont tout au plus quelques siècles d'âge, comme lieux de cultes. Par conséquent, si le mal niche au Sud, ce ne peut être qu'à l'intérieur de certaines spores durcies, réunies en grappes au cœur de deux ou trois temples d'une antiquité anormale.

Ou sous des coquilles enkystées dans des sites bien précis ! Partout ailleurs, le flux du temps a continué de s'écouler, l'évolution poursuit sa course, et l'assimilation du passé va son train : ne confondons pas l'air de

1. Dans la région du Maisur.

2. Certaines vieilles tours incurvées qui hantent la jungle ne sont pas non plus très rassurantes... Et il y a ces *lingarâjas* en forme de ruches, qu'on aimerait oublier au plus vite après les avoir aperçus !

délabrement et d'abandon qu'offrent beaucoup de pagodes du Sud avec le véritable *archaïsme antédiluvien*, qui suppose un *arrêt* dans l'écoulement du temps et dans la circulation de la vie. Ces stases n'existent qu'au centre de certains corpuscules enfermés dans la roche ou le sable, là où s'agrippe un mal aveugle. Ailleurs l'esprit continue de souffler, et l'histoire de respirer.

Au Kerala, et dans le vieux pays tamoul, on rencontre beaucoup de temples mutilés qui semblent avoir été abandonnés aux singes et aux lianes. Une végétation proliférante assiège les stupas ; de grands figuiers noirs déploient leurs ombrelles autour des corniches craquelées. Le sentiment religieux a-t-il pour autant déserté ces lieux ? Bien au contraire : la jungle, en enténébrant les temples de cette obscurité propre au recueillement, leur donne un supplément d'âme et de mystère...

Le Rayon jaune et la musique

Somptueuses, complexes et raffinées, les musiques allemandes et italiennes ont enchanté l'Europe ; chaudes et métissées, celles du Brésil font danser l'Amérique ; quant à la musique indienne, elle est tout simplement l'ornement de l'Orient. On voit combien l'impact des énergies du Rayon d'or ouvre les cerveaux et les cœurs aux mystères de cet art. Il n'est pas douteux que les plus hautes formes musicales de l'antiquité appartiennent à l'Inde. Le rāja Surendranath Tagore, père du poète fameux, et lui-même grand compositeur, affirme que l'Inde a le droit d'être appelée la "mère de la musique". De fait, nous possédons des centaines de traités musicaux en sanskrit qui attendent toujours leur traducteur, et certains d'entre eux ont plus de huit mille ans d'âge.

A la différence des Chinois (ceux-là ont-ils jamais compris quelque chose à la musique ?), les Indiens sont des mélomanes spontanés et des créateurs instinctifs. Leurs compositeurs ne furent-ils pas les seuls qui aient deviné, avec une sûreté aussi constante, aussi complète, la forme musicale de tous les sentiments, de toutes les nuances de la passion et du caractère ? Chaque rāga (1) est comme la mise en équation d'une atmos-

1. *Rāga* : mode musical. On nous permettra de donner ici quelques détails techniques. Les théories musicales de l'Inde attribuent à chaque mode une expression déterminée. Partant des

phère émotionnelle ou d'un climat psychologique : il se révèle toujours une âme dans les savants morceaux élaborés par ces artistes.

Et que dire de l'exécution ! Il ne semble pas qu'on puisse la pousser à un plus haut degré de perfection que celui où on la trouve aujourd'hui dans ce pays. L'interprète y saisit avec vigueur ses impressions, pour les étreindre toutes vivantes et les faire passer, vivantes encore, dans l'âme des auditeurs. Par le rythme et par les ornements (1), il fait décrire à ceux qui l'écoutent une courbe d'émotions analogue à celle qu'il est lui-même en train de parcourir. Tout son art est là. Portées par la musique, les ondulacions de ses sentiments se communiquent au public, et il n'y a plus rien alors qu'un unique état d'âme qui les habite tous, plus rien que des cœurs qui semblent vibrer à l'unisson les uns des autres.

L'Inde, en vérité, est à elle seule un continent musical. Les musulmans et les hindous, qui en toute chose sont opposés, y font musique commune. Cette fusion orchestrale, cette concorde née de l'union des contraires, contribue à son génie.

Les plus fortes présomptions font penser qu'une telle harmonie n'est possible que parce que tous les Indiens, à quelque confession qu'ils appartiennent, partagent la même perception mystique de la musique : chez eux, l'amour de Dieu est inséparable du chant vers Dieu.

Les soufis, qui sont d'immenses mystiques, proclament que "la musique est la nourriture de l'âme", et ils tiennent le chant pour la plus efficace des prières.

deux gammes mères, *sa-grâma* et *ma-grâma*, dix-huit gammes de base sont définies : les *jâtis*. Le point de départ est simple : en s'appuyant sur les sept notes de la gamme, *sa, ri, ga, ma, ...*, on crée sept gammes pures ou primaires et onze gammes, qui, modifiées par les altérations, montrent les différentes combinaisons possibles des premières. Les variations, altérations, suppressions de notes et translations du son central étant presque infinies, un nombre considérable de modes apparaissent. Ils font l'objet de classifications rigoureuses. Le système carnatique, par exemple, énumère 264 modes, reposant sur 72 échelles différentes. De ces "râgas-rois", sont issus un nombre étourdissant de *râgas* secondaires, ou "râgas-fils", regroupés selon les états émotionnels qu'ils sont censés transporter.

1. Les ornements (*alamkâras*) jouent un rôle important dans la musique indienne. Les théoriciens dénombrent trente-six sortes d'ornements qui concernent le mode d'attaque de la note, le vibrato, les glissements, les appoggiatures, ainsi que les successions rapides de notes formant des figures mélodiques. « La musique sans ornements est comme une nuit sans lune, une rivière sans eau, une plante sans fleurs », dit le Rig Veda.

Cependant, certains Indiens sont bien plus que des mélomanes spontanés : ce sont de véritables clairaudients.

L'un de nos frères du Kerala, capable de percevoir des nuances sonores indiscernables à l'oreille ordinaire, nous fit un jour cette confession : « Vos opéras sont une vraie torture ; j'en tire l'impression d'un chaos acoustique dépourvu de signification. » (Voilez-vous la tête, ombres de Mozart, de Wagner et de Verdi !)

C'est qu'il avait développé en lui, au prix d'un assez long et rude apprentissage, la mystérieuse faculté que les Indiens nomment Rakti : une certaine aptitude à saisir les combinaisons des divers sons de la nature et à ressentir les émotions qu'elles véhiculent.

Or la musique de la nature a toujours été le premier pas vers la musique de l'artiste, c'est une règle universelle. D'où cette volonté des compositeurs indiens de n'admettre dans leurs morceaux aucun son qui ne puisse être classé parmi les voix vivantes de la terre.

Dans leurs infinies combinaisons, tous ces sons, toutes ces voix forment, c'est du moins la conviction des occultistes, une Note unique, que nous pourrions tous entendre (si nous savions seulement écouter) dans le bruissement des feuilles, le gringottement des oiseaux, le murmure de l'eau, et jusque dans la rumeur de nos grandes cités.

Même quand tout repose, on peut encore l'entendre chuchoter avec le vent. Elle bat au cœur des grandes forêts, résonne au centre des déserts, et explose par la bouche des volcans. Cette Note est le Fa moyen, la note fondamentale de la nature.

Pour tout dire, c'est la Note de notre planète, le son qu'elle émet en bourdonnant sur son orbite. Dans les mélodies indiennes, elle sert de base à tous les accords ; on l'incorpore à la clé ; autour de son noyau vibratoire s'organisent et se regroupent tous les morceaux.

Mais comment développer Rakti ? comment devenir sensible à cette Voix de la terre et à toutes les petites voix qui chuchotent en elle pour composer le chant du monde ? Par un entraînement particulier, d'athlète, qui est l'un des secrets du Râja Yoga (1).

En Occident, nous croyons aux vertus de la gymnastique, nous pensons

1. Codé dans les Sûtras de Patanjali. – Mais qui peut se prévaloir de comprendre ces aphorismes lapidaires, conçus comme des séries d'équations ?

que des exercices pratiqués régulièrement peuvent finir par transformer notre corps. Faisons un pas vers le haut : l'expérience multimillénaire des Râjas Yogis montre qu'il y a pour l'âme une gymnastique appropriée. Mais cette gymnastique de l'âme est leur secret.

Qu'est-ce qui donne au marin sa vue d'aigle, à l'acrobate son agilité, au lutteur ses muscles hypercarbonés ; qu'est-ce qui permet au tisseur du Kashmir d'apercevoir des ondulations qui échappent à l'œil ordinaire, ou au musicien du Kerala de distinguer tant d'harmoniques insaisissables ? L'exercice, l'entraînement, l'habitude.

Pourquoi alors ne pas croire que l'âme humaine a les mêmes possibilités de perfectionnement ; qu'il existe un art de former les esprits aussi bien que les corps ? Pourquoi une faculté psychique comme la Rakti ne pourrait-elle pas faire l'objet d'un développement sélectif, d'une stimulation volontaire ?

Elle le peut, en vérité ; et les yogis viennent nous le montrer.

Rakti, la clairaudience supérieure, n'ouvre pas seulement nos cerveaux aux sons de la nature et à la Voix de la terre, elle dilate la conscience et la met en rapport avec le mystérieux chant des étoiles (1). Les sons de la nature, et par conséquent de la musique, sont en effet directement associés à l'astrologie et aux mathématiques, c'est-à-dire aux corps célestes, aux cycles et aux nombres. Par-dessus tout, ils dépendent de l'Akasha, cet éther de l'espace, sur l'existence duquel notre science moderne, après l'avoir renié et congédié, recommence à s'interroger. Rakti ouvre donc l'esprit à l'Ether, milieu énigmatique au sein duquel se propagent tous les ébranlements, toutes les vibrations ; et elle fait éclore dans une partie de notre mental les rudiments de cette Science du son, qui est la plus subtile et la plus insaisissable de toutes.

Le Rayon jaune et l'islam

Nous l'avons répété à maintes reprises, le Rayon d'or est un rayon qui marie les contraires. Il produit de l'harmonie à partir du mélange d'éléments contrastés.

1. Depuis peu, nos astrophysiciens ont découvert que les étoiles "chantaient" : on sait maintenant enregistrer la musique du soleil.

On rencontre ainsi en Inde de très nombreux musulmans qui vénèrent Vishnou ou qui chantent des hymnes à Krishna. La plupart sont des soufis, inclinés vers un mysticisme panthéiste. Leur conception très ouverte de l'islam est fort éloignée de celle des sunnites arabisés, gens d'une violente intolérance, barricadés dans des mosquées sans portes ni fenêtres.

Le sunnisme, en Inde, est un produit d'importation étrangère, dont les adeptes sont arrivés dans les bagages des envahisseurs afghans.

Lorsque l'empereur Akbar invita les représentants des diverses religions de son royaume à venir exposer devant lui leur doctrine, il fut frappé par la raideur des théologiens sunnites, qu'il trouva "aigres et sots". Leur rabâchage morbide, l'étroitesse et la médiocrité de leurs vues, la rage écumante avec laquelle ils accueillait toute contradiction, ne contribuèrent pas à faire d'eux les élus de son cœur.

C'étaient déjà les mêmes petits hommes haineux, à la mine sombre, à la figure chiffonnée, au front bas et fuyant, que nous connaissons aujourd'hui. Ils n'avaient déjà qu'un but, qu'une obsession qui les absorbait entièrement : imposer au monde les chimères malades de leurs cerveaux : « Crois, ou je t'abhorre ; crois ou je te ferai tout le mal que je peux ! ».

Jamais on ne sentait, sous le masque gris de leur visage, palpiter un quelconque sentiment d'humanité : ils n'ont pas changé.

Le soufisme, lui, est la forme proprement indigène de l'islam. C'est l'islam réchauffé aux rayons du ciel indien (le sunnisme arabe est si froid, si glaçant !) ; c'est la foi blême et sévère de l'Arabie transportée sous le climat de l'Inde, colorée par son soleil, égayée par la clarté suave de ses horizons. C'est le Koran illuminé par les Vedas.

Le soufisme, cet islam indien, se distingue de l'islam arabe par plusieurs caractéristiques remarquables :

- Il reconnaît, certes, un Dieu suprême, "Seigneur de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps", mais il lui associe une quantité prodigieuse de divinités inférieures et d'hommes divinisés : les *Saints*.
- Les femmes y occupent une place de choix, et même d'honneur. Elles jouent un rôle éminent dans les confréries, et l'on sait qu'elles y ont rang non seulement à la prière, mais aussi à l'enseignement.

On retrouve là l’empreinte d’un monde qui a toujours vénéré la femme, qui a toujours travaillé à son émancipation, et dont les racines plongent dans un fonds matriarcal très ancien : la Kundalinî indienne est en partie éveillée...

- Le chant et la danse, détestés des intégristes, sont regardés par les soufis comme des voies d’approche vers Dieu. Ils y trouvent une méthode pour s’élever et se dégager de la matière (1). A leurs yeux, il s’agit moins de se distraire que de s’extraire.
Tout cela fait évidemment horreur aux intégristes, qui tiennent les soufis pour de purs hérétiques.
- Mais la ligne de démarcation la plus importante est sans doute celle-ci : tandis que l’islam arabe – puritain et austère – n’est qu’une religion du refoulement, le soufisme se montre tout rempli d’amour de la vie. Jusqu’aux moindres occasions de chanter, de danser, de célébrer Dieu par des girations et des hymnes, les soufis les saisissent : ils nous font leçon d’allégresse.

Ces musulmans-là pourraient dire, à la manière de Montaigne : « Quand je danse, je danse ». Ils y mettent en effet tout leur cœur, tout leur corps, et toute leur âme ; aucune morosité, aucun trouble, aucune inquiétude – même métaphysique – ne vient assombrir ces moments d’extase.

Qu’on est loin de l’inhumaine ascèse des islamistes au caractère aigre, qui voudraient nous rendre ennemis de notre propre corps, à qui tout plaisir pèse et toute joie est suspecte !

Ces esprits étroits et dénigrants prétendent repousser tous les besoins de la nature, museler les instincts les plus élémentaires : que ne renoncent-ils aussi à celui de respirer !

En attendant, ils s’entêtent à haïr les œuvres du Créateur à travers toutes ses créatures.

On imagine combien doivent leur paraître odieux ces soufis à la philosophie jubilatoire ! en quel mépris ils doivent tenir ces musulmans

1. Il m’a été donné, par une faveur rarissime, d’entendre l’un de ces grands chanteurs soufis retirés du monde : sa voix m’a paru avoir acquis un caractère véritablement supra-humain, pour ne pas dire céleste.

habillés de couleurs vives, dansant et chantant en compagnie de leurs femmes (1) !

Vraiment, tout oppose le fondamentalisme arabe à l'islam indien. Autant le premier est sec, sévère et rigide, autant le second est souple, aimable et généreux.

Tandis que les mollahs fulminent et condamnent, que les imams pestent et tonnent, les maîtres soufis, les *Pirs*, vieux pâtres fortifiés aux vents du soleil, sourient et composent des poèmes. Ces mystiques-là ne sont pas fâchés avec l'univers. Au contraire, le pessimisme est à leurs yeux une qualité toujours nuisible, toujours fautive et toujours basse, dont ils défendent le sentiment à leurs disciples.

Les fondamentalistes de l'islam, hommes pétris de colère et de frustration, pensent honorer Dieu en maudissant ses enfants. La répulsion proclamée qu'ils affichent pour le corps, particulièrement s'il est féminin, particulièrement s'il se rapporte au plaisir, n'a d'égale que la fascination inavouée, trouble et tourmentée, que ce corps, dans son mystère et son intimité, exerce sur eux. Les soufis, baignés dans une culture sexuellement décomplexée, où les statues des dieux copulent à l'air libre sur les frises des temples, où hommes et femmes se baignent quasi nus dans les eaux du Gange, où un tantrisme érotique s'est développé sans jamais connaître la moindre censure, ces soufis, eux, ne souffrent d'aucune névrose. Ils ne sont pas de ces "monstrueux animaux qui se font horreur à eux-mêmes".

Tranquillement regroupés autour des mausolées où reposent les reliques de leurs saints, assis aux pieds des *Pirs* qui sont leurs intercesseurs envers ces saints, ils écoutent les hymnes que leur chantent leurs maîtres : « Sache que chaque chose dans l'univers est une forme pleine jusqu'aux bords de sagesse et d'harmonie. Elle est une goutte du fleuve de Sa beauté » (2).

Au sein de leurs confréries – dont certaines sont ésotériques et ne portent aucun nom qui puisse les faire connaître de ceux du dehors –, les soufis, sous l'impulsion de leurs maîtres spirituels, cherchent à s'élever vers Dieu par l'amour du Beau. Ils savent que la contemplation du Beau

1. Et, cependant, les soufis sont bien plus fidèles à l'esprit originel de l'islam ! N'y a-t-il pas un verset du Koran où l'on voit le Prophète « accueilli par les femmes, avec des chants d'allégresse » ?...

2. Rûmî, *Odes mystiques*.

reconduit (1) l'esprit à l'unité.

De l'amour des belles formes, le soufi s'élève, par degrés successifs, à l'amour du Beau en soi : c'est Platon acclimaté à l'Inde. Ainsi l'homme arrive-t-il peu à peu à s'extraire des ténèbres de l'ignorance, pour entrer dans la mystérieuse nuit de la sagesse : sa vie est un isthme – et un hymne – entre deux obscurités.

Nous commettons une erreur considérable lorsque nous réduisons l'islam à sa seule composante arabe, aujourd'hui agitée et agressive. L'islam indien (numériquement plus considérable et spirituellement plus riche) possède une couleur et une saveur qui lui sont propres. Il s'agit là de deux centres de force distincts dans le corps du monde musulman.

Tandis que l'islam indien est réfléchi et serein, l'islam arabe, indigné des succès de la raison, se débat contre elle avec rage.

C'est l'islam arabe, et lui seul, qui a engendré l'islamisme, cette déviance ; c'est de l'islam arabe, et non de sa version indienne, que s'inspirent et se réclament les talibans et tous leurs frères en maladie mentale ; c'est dans l'islam arabe, et pas ailleurs, qu'est apparue la version belliqueuse du *jihad*, conçu à l'origine comme “un effort sur soi-même et une croisade intérieure”.

Les outrances, les rodomontades, les ridicules prétentions du fondamentalisme arabe, son irascibilité pathologique et son intolérance moyenâgeuse ont attiré sur lui l'attention ; ses grands moulinets de sabre ont encore accentué sa “visibilité”. Cependant, cet islam-là n'est pas tout l'islam, il n'en est que la partie tourmentée, dérangée et souffrante (2). La partie en proie à la *possession*.

De cette possession et des spasmes choréiques qui l'accompagnent, nous, Occidentaux, sommes très certainement en partie responsables. Les Pirs ne se privent pas de nous le reprocher : « L'islamisme est une création de l'Occident. Vous avez suscité un démon, et vous ne savez plus comment le renvoyer. » (3)

1. Le terme technique *tawil*, utilisé par les maîtres soufis, décrit cette démarche.

2. Quelques kamikazes, jeûnant, priant, mourant au nom d'Allah, ne font pas une religion.

3. Quelle part *exacte* avons-nous dans l'éclosion de cette monstruosité ? C'est tout le fond de la question.

En privé, certains Pirs déclarent tout net que les chefs d'Al Qaïda sont en proie à une forme d'invasion démoniaque (1)... Il ne fait aucun doute, en tous cas, que les membres de cette organisation entrevoient le monde à travers des auras tortueuses et noircies.

Il y a lieu de mesurer tout le poids politique et social du soufisme au sein de l'islam : les deux plus grandes communautés musulmanes de la planète, l'indienne et la javanaise, sont dominées par lui.

Regroupés auprès des mausolées où dorment leurs saints ; gravitant autour de quelques maîtres spirituels à l'énergie très vivace ; dansant, chantant, célébrant la beauté et la splendeur du monde, ces hommes et ces femmes, par millions, opposent à un islamisme moribond, dont le corps est à demi rongé par les vers, un islam vivant et sain.

Jamais les islamistes ne pourront s'imposer en Inde ou en Indonésie : sur ces deux continents, ils ne représentent qu'une poignée d'exaltés, déclarés fous par leurs coreligionnaires.

Colorée, joyeuse, aimable et d'une générosité profuse, l'Inde résiste de toute sa masse énorme à l'islam chagrin, ombrageux et obtus que l'Arabie rêverait d'exporter chez elle.

Elle dispose pour cela d'un antidote : le *soufisme*. Le soufisme, totalement réfractaire, par nature et par tradition, aux miasmes de l'intégrisme et aux abominables conceptions de son abominable théologie.

Quelques barbus à djellaba livide, à mines crayeuses, à figures spectrales, cantonnés autour de leurs mosquées glaciales, peuvent bien vomir des imprécations et menacer le monde d'une terreur blanche, tout un peuple multicolore, rieur et désinvolte, courant insouciant et distrait à ses plaisirs, passe à côté d'eux sans leur prêter la moindre attention : bon enfant, il préfère aller chanter et danser en l'honneur d'Allah ou de Rama.

Et le Pakistan, qui n'est pas séparable du monde indien, le Pakistan offre le même spectacle !

On croit sans cesse ce pays au bord de l'abîme ; à tout moment on l'imagine sur le point d'être aspiré par le trou noir déobandi ; on voit déjà les cruels talibans et leurs lugubres mollahs sortis des madrasas obscures

1. J'ai même entendu l'un d'eux, qui n'était pas le moins éminent, appeler Ben Laden « un cadavre qui marche »...

pour s'emparer du pouvoir, et l'on pense que l'apocalypse approche.

Nullement.

Dans ses profondeurs, ce pays rejette l'islamisme ; dans ses entrailles, il reste indien ; et, indien, il vomit l'insipide brouet du fondamentalisme.

Au Pakistan, la bienveillance éclairée des maîtres soufis fait contre-poids à l'obscur malignité des mollahs ; la lumière venue de l'Inde arrête, dans leurs efforts de propagation, les rayons ténébreux sortis d'Arabie : les possédés ne passeront point, *il n'y aura pas de révolution islamique dans la vallée de l'Indus.*

TABLE des MATIÈRES

Chapitre I : L'INDE DE TOUJOURS	7
LES RAYONS DE L'INDE	12
— LE RAYON JAUNE	12
Le Rayon jaune et la musique	21
Le Rayon jaune et l'islam	24
— LE RAYON POURPRE	31
Les quatre grands courants spirituels	46
LES SIGNES DE L'INDE	51
Chapitre II : L'INDE D'AUJOURD'HUI	65
MADRAS	71
CALCUTTA	85
KASHI (BENARES)	104
DELHI	111
BOMBAY	140
Chapitre III : L'INDE D'HIER	157
BREVE HISTOIRE ESOTERIQUE DE L'INDE	159
LES NAGAS	163
LES MINAS	168
L'ERE MAURYA	177
L'ERE GUPTA	183
LES MOGHOLS	190
LES ANGLAIS	203
JESUS AU KASHMIR	225
Chapitre IV : L'INDE DE DEMAIN	227
CONCLUSION	235
Annexe : UNE BREVE HISTOIRE RELIGIEUSE DE L'INDE	237
INDEX GÉNÉRAL	255
INDEX des THEMES FONDAMENTAUX	262

INDEX DES THEMES FONDAMENTAUX

Ajña (centre)	119
Akasha (mémoire)	24, *
Âme de l'humanité	48
Aura	95
Aurobindo et son Ashram	76, 86
Bouddhisme et jaïnisme, judaïsme et christianisme	48 à 50
Brahmanisme et judaïsme	39
Çakras	71, *
Clairaudience	24
Crimes et fautes	56
Décadence (causes)	188-189
Ecologie	44, *, **
Esotérisme (force de l')	187
Femme	53 à 57, 129, *
Kundalinî	55, 130, *, **
Lune	61
Mal	62 à 64, 100 à 103, 120, 166, *, **
Monde (Ordre du monde et loi morale)	132
Monde (régénérescence du)	96 à 98
Mort	33
Note de la planète, chant du monde	23, **
Planification	43
Plexus solaire	141
Pouvoirs psychiques	128
Rayon jaune safran	12, 21, 24, 106
Rayon pourpre	31, 115
Règnes humain et animal	72, **
Religion nouvelle	249 à 251, *, **
Sanskrit	42
Science des rayons (âme et personnalité)	16, 21, 31, *
Supramental	216
Wesak	31

Voir également :

() Livre 1 : Le Monde Islamique, la Russie*

*(**) Livre 2 : La Chine, John Kennedy, Notre Epoque
des ouvrages "Initiation à la Politique Esotérique"*